

Les Cahiers des dix



Le huitième Fauteuil

Albert Tessier, Séraphin Marion

Guy-Marie Oury, O.S.B.

Number 51, 1996

60 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012944ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012944ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Oury, G.-M. (1996). Le huitième Fauteuil : Albert Tessier, Séraphin Marion. *Les Cahiers des dix*, (51), 155–171. <https://doi.org/10.7202/1012944ar>

Le huitième Fauteuil

PAR GUY-MARIE OURY, O.S.B.

Albert Tessier (1894-1976)



Quand parurent les *Cahiers* du quarantième anniversaire de la Société des Dix, en 1975, celui où je fis mes premières armes comme membre correspondant, avec une étude sur les débuts de la mission du père Sigogne en Acadie, M^{gr} Albert Tessier était le seul survivant des fondateurs. Mais il venait d'être terrassé depuis deux mois par une paralysie partielle qui arrêta d'un coup son activité. Il avait donné sa démission de membre actif en 1962 et Séraphin Marion était venu occuper son fauteuil. Il devait mourir l'année suivante, le 13 septembre 1976, à Trois-Rivières, et les *Cahiers* n° 41 furent dédiés à sa mémoire¹. Il était né le 6 mars 1895, à Sainte-Anne de la Pérade, d'Alphonse Tessier cultivateur, et de Sophie Rompré.

M^{gr} Albert Tessier a collaboré régulièrement aux 25 premiers *Cahiers*, soit de 1935 à 1960, par des études qui portaient presque toutes sur sa petite patrie à laquelle il avait trouvé un nom et que, le premier, il avait baptisée en 1933: la Mauricie, ce qui n'eut pas l'heur de plaire alors à M^{gr} Comtois, l'évêque auxiliaire de Trois-Rivières.

C'est le privilège des pionniers que de «nommer» le pays qu'ils ont découvert; Jean de Verrazano a voulu nommer l'arrière-pays de l'Amérique du Nord la «Francesca» en l'honneur de François I^{er}, et la future New-York, Angoulême. Il n'y est pas parvenu; mais c'est grâce à lui que l'on parle de la Nouvelle France et de l'Arcadie, comme il disait. L'Arcadie a perdu son «r», mais a gardé son nom de baptême. Il n'y a pas d'apparence que la Mauricie perde le sien.

Dans son attachement profond à la terre de ses ancêtres, Albert Tessier a retrouvé quelque chose de l'esprit des pionniers. Il aimait les grandes expéditions en canot dans le haut pays, seul, avec un ou deux Indiens et son matériel photographique de chasseur d'images. Il racontait volontiers le mot de son guide, lassé par les portages continuels: Le bon Dieu aurait bien fait de prendre un jour de plus pour sa création et de finir toutes ces rivières!

L'amour de l'abbé Tessier pour l'eau, l'eau qui bouge, vient de son enfance passée sur le bord du Saint-Laurent, une rivière dont il n'a trouvé l'équivalent nulle part. Il n'a pas aimé le

1. Je remercie particulièrement Jacqueline Boire, Annuntiata De Garie, Jeanne-Gabrielle Frigon et Aline Lizotte pour les nombreux renseignements inédits qu'elles m'ont transmis sur M^{gr} Albert Tessier. Ses *Souvenirs en vrac*, parus aux Éditions du Boréal Express en 1975 constitue une source inépuisable pour le connaître «par l'intérieur».

Rhône de Mistral qui se contente de se déplacer entre ses deux rives: «Je subis un choc, mais pas celui que j'attendais. J'avais devant les yeux une nappe d'eau grise, paresseuse, coulant entre deux rives plates, hérissées de buissons. Que mon Saint-Maurice me parut imposant, avec ses eaux bronzés, fougueuses et violentes!»². La même déception qui s'empare du jeune Français mis pour la première fois en présence du Tibre et de l'Arno.

Le Saint-Laurent, lui, est comme la mer; il a sa marée haute et sa marée basse. Une fois sur son bord, le temps semble s'arrêter et un grand silence se fait, couvert par le bruit des eaux: «Mon fleuve me revit souvent. Il soutenait fort bien la comparaison avec ceux de l'ancien monde et il conservait tout son magnétisme. Je lui pardonnai les deux intoxications d'herbe à la puce dont il me fit cadeau»³.

Dans les souvenirs de son enfance, Albert Tessier a consacré un chapitre entier à la «Magie du fleuve»: «Durant un quart de siècle, jusqu'à mon ordination sacerdotale en 1920, j'ai passé le meilleur de mes temps libres au bord du fleuve, à la grève, comme nous disions. Les terres du Bas-Sainte-Anne aboutaient au Saint-Laurent, dont la rive à cet endroit était dentelée de longues pointes rocheuses projetées à plusieurs arpents vers le large. Entre ces pointes, des anses herbues s'étaient en demi-lunes, endroit idéal pour le gibier qui y trouvait nourriture et cachette. Chaque fois qu'un bruit d'ailes fouettant l'air me révélait la fuite d'un canard, d'un héron ou d'un butor, je sentais un petit choc au cœur».

Pêcheur, chasseur, lecteur au bord de l'eau, il s'est toujours retrouvé au bord du fleuve, d'une rivière ou d'un lac au ressac incessant, dans la solitude et le silence des bois. Passionné d'histoire, il a réuni depuis son enfance tout ce qu'il a pu trouver de livres sur le passé du Canada, profitant de ses séjours d'études parisiens pour «faire les quais», c'est-à-dire fouiner chez les bouquinistes de plein air de la rive gauche, face à l'île de la cité. C'est, semble-t-il, le meilleur souvenir qu'il ait gardé de Paris. Car il ne paraît pas avoir été un «fanatique» de l'Europe.

Historien, il le fut par vocation plus que par formation. Peu après l'élection de 1936, Maurice Duplessis lui «offrit une bourse d'études de trois ans à Paris pour y poursuivre des études en histoire. Une bourse d'études plus que généreuse, mais je déclinai l'offre. J'avais déjà passé trois années en Europe (1921-1924) et je trouvais plus utile de rester au pays. Je lui dis que je n'avais pas l'ambition de devenir un spécialiste, ni un historien scientifique... Et voilà pourquoi je suis resté un simple vulgarisateur au lieu de devenir un historien pour vrai. Je ne regrette rien»⁴.

Mais il a été un admirable pédagogue. Ceux qui l'ont entendu parler sur l'histoire du Canada en ont gardé un souvenir émerveillé. En trois quarts d'heure, il brossait le tableau d'une situation déterminée du passé, empruntée de préférence au temps du régime britannique de l'après-conquête, et il en faisait l'application vivante et concrète aux situations contemporaines. Ses causeries sobres, portant sur l'essentiel, car il était avare de mots et ne savait pas parler pour parler, atteignaient leur but qui était essentiellement de formation. Il n'avait rien du *scholar* et s'est toujours refusé à poser au professionnel, surtout pas à l'intellectuel de profession. Des images fortes lui servaient à faire saisir la foi et l'espérance héroïques des fondateurs: il lui suffisait de montrer à la même échelle une image des transatlantiques encore en usage à son époque et des petits bâtiments sur lesquels les premiers «habitants» avaient fait la traversée. L'écho de cet enseignement se retrouve dans le livre *Ceux qui firent notre pays*, repris d'entretiens à la radio, et *Neuve France*.

2. A. TESSIER, *Souvenirs en vrac*, Montréal, Boréal Express, 1975, p. 102.

3. *Ibid.*, p. 112.

4. *Ibid.*, p. 187.

Son œuvre d'historien proprement dit n'est cependant pas à dédaigner; les éditions du *Bien public* se sont, grâce à lui, mises au service de l'histoire et de la littérature locale. De 1931 à 1937, il y a publié quatre volumes: *Jacques Buteux*, *Trois-Rivières*, *Ceux qui firent notre pays* et *Vieilles enseignes*. Dans les pages hebdomadaires du journal, *Le Bien public* il lança de nombreux appels à tous ceux qui possédaient des documents d'histoire trifluvienne ou canadienne, livres, revues, journaux anciens, cartes géographiques, photographies, pour en constituer une bibliothèque spécialisée et une sorte de dépôt d'archives au Séminaire de Trois-Rivières. Et la fondation de la «Société d'Histoire régionale trifluvienne» en 1926 lui doit beaucoup.

On peut se montrer étonné après coup que cette Société soit née seulement entre les deux Guerres, alors que le nom de Trois-Rivières revient constamment dans les documents d'histoire, sur le même pied que ceux de Québec et Montréal. Mais le fait est là, mieux vaut tard que jamais: la société vit le jour à ce moment et eut pour premier président l'avocat Arthur Béliveau. Elle a tenu de 1926 à 1937 des réunions mensuelles, puis a pris ensuite le rythme de deux ou trois par année, mais elle a fait un travail considérable et témoigné d'une belle vitalité. À cet égard la Mauricie est redevable à un nouveau titre à Albert Tessier et il était tout désigné pour la représenter dans la première équipe des Dix au moment de la fondation.

Albert Tessier a centré son travail historique de préférence -mais non uniquement- sur sa Mauricie; il a donné une impulsion aux études d'histoire locale, car il avait été impressionné par l'importance du mouvement régionaliste en France. Certes, l'identité des anciennes provinces françaises est bien plus marquée que celle des régions qui forment le Québec: elles ont un long passé, souvent une culture propre et une langue propre; mais il y avait là un modèle pour la découverte des valeurs spécifiques de chaque pays à l'intérieur même de l'ensemble du Canada francophone.

Une personnalité a fasciné le jeune abbé Tessier entre toute, celle de Frédéric Mistral dont le nom évoque le grand vent du nord qui balaie la vallée du Rhône. Le prix Nobel de littérature lui avait été décerné en 1904 pour «Mireille», quatre ans après la création de la Fondation Nobel; c'était le quatrième auteur à l'avoir reçu, le premier ayant été Sully-Prudhomme.

Peut-être existe-t-il une raison plus particulière qui explique la fascination exercée par le grand poète provençal, c'est sa volonté de pluralisme linguistique dans l'espace français. Ainsi que l'écrit André Chanson: «Certes, plusieurs siècles de gloire ont accoutumés les Français à considérer qu'il ne peut y avoir qu'une langue à l'intérieur de chaque patrie. Mais ce monolithisme n'était pas le fait de l'ancienne France. Elle fut de langue d'oc aussi bien que de langue d'oïl et, pendant très longtemps, pour les plus savants de ses fils, encore de langue latine. Notre ancienne patrie a longtemps considéré que tous ces parlers étaient des parlers maternels de France et que tout ce qu'ils créaient entraient dans son héritage...»

Et l'on rejoint ici le combat mené par Albert Tessier en faveur des droits du français, même comme langue des affaires. On se souvient de sa campagne pour franciser les annuaires de téléphone de la Compagnie Bell dont même les comptes mensuels étaient adressés à Three Rivers! Comme rien ne semblait bouger, il suggéra aux lecteurs de ses chroniques du *Bien public* d'adresser leur correspondance à la «Compagnie Cloche!» C'était de bonne guerre. Et d'expliquer ensuite au «Division Manager», M. Cameron, venu enquêter sur place: «Vous vous attendiez à affronter un petit vieillard grincheux. Je suis en fait un de vos meilleurs amis et vous devriez me payer un salaire d'au moins \$ 5,000 pour vous apprendre une loi élémentaire: bien traiter la clientèle!

Même une clientèle de moutons. À force de recevoir des coups, les moutons trop bousculés finissent par devenir béliers!»⁵.

La fondation du Félibrige, la «Défense et illustration de la langue d'oc» entreprises par Mistral et ses amis, trouvaient une résonance particulière dans le Canada menacé de plus en plus dans l'une de ses deux langues fondamentales. Le bilinguisme était à sens unique. Dans cette perspective, le régionalisme de Mistral avait une portée générale pour le Canada considéré dans son ensemble, et l'on comprend pourquoi, étudiant en France, l'abbé Tessier avait tenu à cœur de faire le pèlerinage de Maillane, non pour rencontrer Mistral qui n'était plus, mais le cadre de sa vie et ses souvenirs. Le pèlerinage à Maillane constitue aussi un chapitre des *Souvenirs en vrac*, indice très clair de son importance: «Le sommet de ce pèlerinage fut ma visite à Maillane, au foyer de Mistral. J'y passais une journée émouvante... L'accueil (de madame Mistral) fut d'abord un peu distant, trop officiel à mon goût. Je rappelai mes émerveillements de rhétoricien à la lecture des *Mémoires* de son époux, de ses poèmes sur le Rhône, etc. J'y mis beaucoup de conviction, mais sans obtenir le dégel que j'espérais. Le chien de Mistral m'y aida. Il me rappelait le mien, et je n'eus aucune peine à l'apprivoiser. Je gagnai ainsi les bonnes grâces de la servante, la «Marie du Poète», qui suggéra discrètement à madame Mistral de me garder à dîner. À partir de ce moment, je fus traité comme un membre de la famille. Pour ma part, je m'étais senti chez nous dès l'arrivée. Dans ses vêtements sombres, très sobres, madame Mistral avait l'allure d'une bonne grand'maman canadienne. Et la «Marie du Poète» me rappelait, par son maintien effacé et son empressement discret, la chère tante Délia»⁶. Tout le passage serait à citer: «L'enchantement, dit-il, dura jusqu'au soir...».

Albert Tessier s'est donc passionné pour ce qu'on appelait alors le régionalisme et il l'a pratiqué à deux niveaux: tout d'abord et par priorité la préservation de l'héritage français au Québec et, par voie de conséquence, dans les communautés francophones des autres provinces, à la manière d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx, sans pourtant chausser les bottes d'un Maurice Duplessis qui le traitait souvent de «maudit rouge»; puis la prise de conscience des richesses culturelles et de l'identité de sa région natale, la région trifluvienne, où la francophonie domine à 95 %, l'une des plus françaises du Québec avec le Saguenay et le Bas-Saint-Laurent, bien plus qu'à Québec même que son rôle de capitale de la colonie avait transformée au début du XIX^e siècle en une ville presque à-demi anglaise, bien plus qu'à Montréal évidemment, bien plus également que l'Estrie. La région de Trois-Rivières et des Bois-Francs est qualifiée aujourd'hui de «Cœur du Québec», le nom que Mitterand a préféré en France pour l'Orléanais, la Touraine, le Berry; «Cœur de la France».

Le Séminaire de Trois-Rivières est le lieu où se sont formées les qualités d'éducateur d'Albert Tessier. Dans ses *Souvenirs en vrac*, il est porté à souligner ses inhibitions, mais c'est ce qu'il veut bien dire; pour qui sait lire entre les lignes -et, en paysan madré, il espérait bien que ses lecteurs en seraient capables-, ce sont les ombres qui aident à mettre en relief tout le positif de sa riche nature, peu conventionnelle, peu impressionnée par les chemins battus et les méthodes dites «orthodoxes». Il s'est révélé à l'usage un éveilleur hors-pair, chargé de la classe de rhétorique, puis assurant la direction des études jusqu'en 1937.

5. *Ibid.*, p. 162-163.

6. *Ibid.*, 122.

Lors de ses études à Rome et à Paris (1921-1924), il avait en poche quelques cartes de représentant du journal *Le Bien public*; dans la province de Québec, cela n'aurait peut-être guère impressionné; en Europe où l'on n'avait pas le moyen de contrôler, l'hebdomadaire de l'évêché pouvait passer pour un grand journal. Au dire d'Albert Tessier qui y collabora très tôt, «sa lecture n'avait rien d'excitant; j'y trouvais des nouvelles de la région, des commentaires sur la politique vue sous l'éclairage conservateur...»⁷. À partir de 1925, il devint un collaborateur régulier, d'une fidélité exemplaire: c'est là qu'il prépara patiemment pendant neuf années le tricentenaire de Trois-Rivières (1934) par une chronique d'histoire, initiant les habitants à la connaissance du passé de leur ville. Des collaborateurs surgirent et il fut possible de lancer dans le public une soixantaine de «Cahiers d'histoire», de «Pages trifluviennes» (inaugurées en 1932), de livres d'«Histoire régionale». Il y ajouta des conférences avec films, des causeries à la radio, des articles en faveur de la francisation.

Cela n'empêchait pas *Le Bien public* d'accumuler les déficits qui inquiétaient la Procure de l'évêché. Finalement celle-ci jugea sage de mettre un point final à la publication qui lui coûtait trop cher. Albert Tessier suggéra alors de passer l'hebdomadaire à deux jeunes journalistes de talent, Raymond Douville et Clément Marchand qui le continueraient dans le même esprit. Il n'y aurait pas à rembourser les abonnements déjà souscrits. C'est ainsi que ses deux jeunes amis se trouvèrent à la tête du journal, sans avoir à faire de mise de fonds. Le premier numéro de la nouvelle série parut le 14 septembre 1933. Je ne devais faire connaissance de Raymond Douville et de Clément Marchand que 40 ans plus tard, en 1972, à l'occasion des fêtes du tricentenaire de la mort de Marie de l'Incarnation; mais j'avais rencontré maintes fois le chanoine Joseph-Louis Beaumier à partir de 1960 et des liens étroits avaient été établis entre Tours et Trois-Rivières, de sorte que je fus accueilli par eux et tous les amis de M^{gr} Tessier comme un vieille connaissance. Les ursulines de Québec, les bénédictines de Sainte-Marie-des-Deux-Montagnes et les amis de Trois-Rivières sont les premiers liens que j'ai contractés avec la province du Québec.

C'est en 1925 qu'Albert Tessier tomba amoureux d'un nouveau moyen d'expression: le film. L'occasion en fut une semaine de détente passée en pleine nature dans un chalet de la région de la Manouan chez l'architecte Ernest Denoncourt. Denoncourt était très mordu par la photo et le cinéma: «Il me guida dans mes débuts cinématographiques. Les premiers résultats furent sans doute quelconques, mais ils m'enchantèrent. De petits groupes d'amis durent, bon gré mal gré, subir mes séances de vues! Confusément, je sentis que j'avais trouvé ma façon de chanter le Saint-Maurice!»

Les quelque dix jours où, chaque année, de 1930 à 1960, il put s'échapper dans la solitude de la pleine forêt, avec un ou deux compagnons Indiens, ont été parmi les plus heureux de sa vie. Il en revenait avec une provision d'images. Cela avait commencé sous forme de mission: M. Judson, le gérant de la Saint Maurice Forest Protective Association, avait assisté à quelques-unes de ses conférences filmées sur la Mauricie; l'abbé Tessier lui parla de son projet de filmer, chacune à son tour, les régions qui forment la Vallée du Saint-Maurice; Judson lui offrit de l'aider et de mettre à sa disposition des canots, des vivres, des guides et l'équipement nécessaire à la vie dans la forêt, à la seule condition de continuer l'œuvre d'une propagande que l'on nommerait aujourd'hui écologique.

7. *Ibid.* p. 73.

Un jour, au cours d'une de ses expéditions, il avait découvert deux oursons qu'il désirait ramener avec lui. Mais il s'aperçut bientôt que la mère s'était mise à la recherche de ses petits et en avait retrouvé la trace. Le premier jour, il dut abandonner l'un des oursons pour éviter un drame. Mais l'ourse ne lâcha pas prise pour autant et le dernier jour du voyage de retour, il se trouva dans l'obligation de lâcher le second. En racontant l'épisode, il aimait souligner la force et la fidélité de l'instinct maternel, première forme de l'amour.

Au cours de randonnées solitaires, il lui est arrivé de se perdre et de connaître l'étrange pincement au cœur de ceux qui «s'écartent». Il enseignait ensuite que, dans une circonstance de ce genre qui peut devenir tragique, il faut se fier aux signes de la nature contre tout raisonnement et sentiment personnel: obéir aux données de la création; c'est le «Retour au réel» de Gustave Thibon. Lui, il disait: «C'est plus fin que toi, ça, tu vois: tu le suis!»

Puis ce fut le Ministère de la Santé du Québec qui lui commanda des films sur les «Soins de l'Enfance», la «Tuberculose», les «Maladies contagieuses». Et le démon de la photographie s'empara de plus en plus de lui: ses activités ultérieures dont il sera question plus loin, l'ont conduit à parcourir la Province en tous sens. Il avait toujours sous la main ses appareils de photo, «prêts à saisir au passage les scènes et les paysages qui amenaient un dé clic dans (sa) tête»⁸.

Il fallait créer un label, et il fit le choix de TAVI, Tessier-Avila Denoncourt, qu'il garda même lorsqu'il fut seul à publier les albums Tavi, les films Tavi, les reportages Tavi. Voici ce que m'écrivit l'auditrice d'une de ses conférences à projection données à cette époque:

Vers 1940, le Collège Marie-Anne où j'étudiais alors profita d'une conférence de M^{gr} Tessier. Il devait donner cette conférence, je crois, à peu près dans tous les collèges de la province. À cette époque, les photographes amateurs ne s'intéressaient guère qu'aux personnes isolées ou en groupe, toujours situés au premier plan. Il fallait un paysage bien exceptionnel pour justifier un cliché à lui seul. À l'aide de merveilleuses photos projetées sur un écran, M^{gr} Tessier s'est appliqué à nous montrer le parti artistique que l'on pouvait tirer de la photographie, grâce à l'angle de vision, au jeu de la lumière et des ombres et, surtout, au choix des sujets. Nous avons été invitées à observer l'intensité de vie et de poésie de certaines images concrètes de la vie quotidienne: une chaudière de lait encore tout écumant que l'on venait de traire, les mains ridées d'une vieille femme travaillant au métier de tissage, les dernières vagues de la mer s'étirant sur les galets luisants de la plage etc. Un amour profond du terroir, on le sentait, permettait à M^{gr} Tessier de déceler la noblesse de toutes les réalités qui s'y rapportaient, fussent-elles très humbles. Je ne sais s'il a connu le chanoine Lionel Groulx, mais il me semble qu'une certaine parenté d'âme devait exister entre eux, de même qu'avec le frère Marie-Victorin, trois grands éducateurs qui n'ont pas été remplacés...

Ce faisant, dans un autre mode d'expression, Albert Tessier rejoignait l'art de Chardin, le peintre qui a célébré dans son œuvre la splendeur du quotidien et des objets ordinaires, le chantre de la vie silencieuse, intime, plus encore que ne l'avaient été les Hollandais. La grande récompense d'Albert Tessier fut de voir réagir ses auditoires, de les sentir communier avec lui. Il a contribué à faire aimer le Québec de cette manière. Il a fait découvrir la beauté des sites inconnus du Québec, des forêts, des rivières, des rochers, de l'eau qui court, mais plus encore, peut-être, la dignité de la vie rurale. Il s'est servi aussi du film et de la photo pour la catéchèse. Son film sur l'eau était une initiation au baptême.

8. *Ibid.* p. 195

Proche du peuple auquel il appartenait par ses origines et son enfance, il a voulu l'être toute sa vie, mais pour l'élever, lui donner le sens de la beauté, l'aider à élargir ses horizons en l'anoblissant. Il s'est efforcé de le faire d'une manière nouvelle, lorsque le cardinal Villeneuve pour lequel il nourrissait une grande estime et une grande affection, lui eût confié la tâche de la supervision des écoles ménagères du Québec. Un autre que lui aurait pu ne pas prendre à cœur cette tâche et se contenter d'inspecter, sans plus.

Il a d'abord plaidé son incompétence en la matière, qui était réelle et que l'on se fera un malin plaisir de souligner dans les premiers temps. Mais le cardinal qui avait des vues très vastes, ne voulut pas porter attention à cet aspect du travail. Il voulait élargir les perspectives: «Je suis heureux que vous ignoriez tout des arts familiaux, cuisine, couture, tricot, coupe, tissage... N'essayez pas de vous créer une compétence de façade, vous avez mieux à faire...»⁹. En fait, Albert Tessier médisait de lui-même: il savait le secret d'immenses crêpes qu'il était fier de réussir, ce qui n'était pas monnaie courante, et il était fort bon cuisinier! Il en servira la preuve à ses hôtes de Tavibois.

Le cardinal Villeneuve savait à qui il s'adressait: il avait reconnu dans l'abbé Tessier un initiateur de première valeur, un grand admirateur de la vie paysanne, un régionaliste ouvert aux problèmes humains: «Il faudra maintenant mettre ce feu sacré au service de la famille, À temps et à contretemps, prêchez la croisade du foyer...»¹⁰.

Albert Tessier a donc vu dans sa nomination un authentique apostolat. Ses nouvelles fonctions lui donnaient le moyen de contribuer à restaurer chez la femme le sens de la famille et de sa place au foyer comme épouse et mère, et il a considéré cette tâche de formation comme son devoir d'état. Il racontait sur le mode plaisant les avatars de ses tournées, la manière dont il était reçu par les communautés religieuses qui s'occupaient de ces écoles, les préjugés auxquels il s'est heurté; il en laisse deviner quelque chose, mais pas tout, dans ses *Souvenirs en vrac*. Rétrospectivement il s'amusait au souvenir de telle arrivée dans un couvent où, pressé par le besoin, il demandait à se laver les mains: les sœurs n'avaient trouvé rien de mieux que de lui apporter une aiguière, une cuvette, un savon et une serviette pour «se laver les mains» dans la salle de réception. Son chauffeur, lui, préférait explorer lui-même et essayer les portes: peut-être trouverait-il la bonne.

Mais le but d'Albert Tessier qui était celui du cardinal Villeneuve, était de transformer l'esprit; conçues comme des écoles de formation rurale, faites pour un enseignement rudimentaire des arts ménagers, de la tenue d'une ferme, de la cuisine, il a voulu développer par leur moyen une culture spécifiquement féminine ordonnée à la formation de la famille. Son ambition était de faire des jeunes qui sortaient des écoles des femmes «dépareillées», accomplies, en possession d'un bagage spirituel, intellectuel et pratique qui leur permettraient de jouer le rôle capital qu'elles avaient à remplir dans la société.

On a prétendu qu'il dévalorisait la femme, qu'il lui interdisait l'accès à la culture; rien n'était plus opposé à sa façon de voir. Il n'aimait pas les bas bleus, pas plus qu'il n'aimait les intellectuels désincarnés, à quelque sexe qu'ils appartiennent, mais il avait une vision très haute de la vocation de mère de famille, rouage essentiel de la société puisqu'elle est l'âme de la cellule première de celle-ci. Une société n'a d'avenir que si la famille y fonctionne normalement

9. *Ibid.*, p. 182.

10. *Ibid.*

et si l'enfant peut naître, se développer, se former, se cultiver dans son sein, sans difficultés majeures. Au delà de la société elle-même, il voyait l'Église qui, elle aussi, prend appui sur la famille ou église domestique.

Le travail a été de longue haleine et a absorbé le plus clair de l'activité de l'abbé Tessier de 1937 à 1965, presque 30 années de sa maturité, car, en 1937, il avait quarante-deux ans et derrière lui une belle expérience d'éducateur au séminaire-collège de Trois-Rivières. Il a fait bénéficier les petites paysannes dont on lui confiait la haute surveillance, de tout ce qu'il avait engrangé déjà: amour du terroir, sens de l'histoire canadienne, culture large et solide, sens de la beauté des êtres et des choses et, par dessus tout, le sens chrétien qui motivait toute son action.

Après une première visite des écoles - elles n'étaient alors que seize et groupaient le nombre modeste de 221 élèves -, il élaborait un programme analogue à ceux qui lui avaient réussi au séminaire de Trois-Rivières, c'est-à-dire bousculant les habitudes et les schémas reçus. Il voulait une école active avec participation des élèves. Le cardinal donnait le feu vert. En 1938, il pouvait lancer son brûlot contre les positions anciennes, lors d'une session d'études tenue à Loretteville:

«Au risque de vous effrayer, je vous donne la liste des additions auxquelles nous devons songer: cours de religion plus au point, cours de français grammatical et littéraire, psychologie appliquée, pédagogie familiale, puériculture, anatomie, physiologie, éléments de physique et de chimie, comptabilité familiale etc.»¹¹. Et il proposait une troisième année d'études au lieu des deux qui étaient en usage.

Et ce n'était pas tout: «Le cardinal Villeneuve m'a donné comme première consigne de rendre plus respirable l'atmosphère des pensionnats. Si je me fie à mes premières impressions, je dois admettre que ce mot d'ordre s'impose. En toute franchise, je confesse que j'ai trouvé l'atmosphère des écoles étouffante et déprimante. Les élèves m'ont paru contractées, inquiètes de faire des faux pas et de mal impressionner le Visiteur. Je les aurais voulues plus ouvertes, plus spontanées, plus confiantes en elles-mêmes. Il faudra mettre plus de chaleur et plus de couleur dans vos maisons. Les corridors, les classes, les salles devraient ressembler davantage à un foyer qu'à une prison»¹².

En dépit des obstacles qui furent nombreux, les écoles d'enseignement ménager prirent un essor considérable sous la direction d'Albert Tessier, grâce à la coopération des éducatrices qui acceptèrent d'être elles-mêmes éduquées.

Les obstacles ne vinrent pas seulement des résistances internes, de la force d'inertie, mais du dehors; le succès de ses écoles ne plut pas à tout le monde, notamment aux responsables des collèges classiques féminins. Il devait s'ensuivre des polémiques ardentes. On voulait considérer ses écoles comme un enseignement au rabais. Lorsque la même congrégation religieuse dirigeait à la fois des collèges classiques et des établissements d'enseignement ménager, cela pourrait provoquer un conflit interne.

Mais il était nécessaire de mieux préparer le personnel enseignant, d'où la création de l'«École Normale de Pédagogie familiale et d'Enseignement ménager»: le titre même révèle la révolution qui s'est opérée sous la conduite de M^{gr} Tessier, ce qui est devenu premier dans le programme, c'est la famille et la pédagogie familiale; l'enseignement ménager vient en second, comme une conséquence. L'École fut créée en 1942 et rattachée à l'Université de Montréal.

11. *Ibid.*, p. 191.

12. *Ibid.*, p. 191-192.

L'abbé Tessier visitait généralement l'Institut le vendredi, en compagnie de son auxiliaire, l'abbé Carignan. Il faisait un cours d'histoire du Canada. Sous des dehors rudes, il savait montrer une grande compréhension. Un épisode le fera saisir; il m'a été raconté par une ancienne comme un souvenir personnel:

«À la fin de ma dernière année d'études, j'ai remis mon mémoire un ou deux jours en retard. Les religieuses m'ont fait comprendre que le règlement ne permettait aucune exception en ma faveur et que je ne pourrai être admise à la graduation avec les autres (tout en recevant mon diplôme *privatim*). Alors je suis allé trouver M^{gr} Tessier. Il était assis à son bureau. Pendant que je parlais (debout) il feuilletait une revue, ayant l'air plus intéressée à celle-ci qu'à mon discours; mais ça ne trompait pas, il était comme ça. Quand j'ai dit: «Mes parents se sont achetés une auto pour venir à ma graduation», il leva aussitôt la tête et me dit: «Ma fille, si tu n'es pas acceptée, ce ne sera pas ma faute». Et bien sûr, j'ai été acceptée, et mes parents sont venus de Carleton, Gaspésie, à Montréal.»

Au-delà de la rudesse apparente, il y avait chez lui une grande tendresse de cœur que les femmes percevaient plus vite que les hommes. Sa personnalité apparente était faite de flegme et il en était fier, mais au dessous l'émotivité était grande; c'était un sentimental et un tendre; il lui arrivait de pleurer quand les élèves lui racontaient les situations difficiles dans laquelle elles se trouvaient impliquées. Beaucoup de religieuses ont été attirées par sa personnalité contrastée, faite de rudesse paysanne et de grande tendresse non-dite.

Mais ses idées étaient très arrêtées: la place de la femme était d'abord au foyer; il voulait la former pour qu'elle reste au foyer; il se montrait réticent devant la perspective d'apprendre aux élèves d'autres métiers qui leur permettraient de gagner leur vie et d'adopter une autre orientation. Et, en cela, il allait sans doute trop loin, car toutes les femmes ne peuvent, par la force des choses, fonder un foyer et y demeurer; celles qui n'avaient pas trouvé de partenaires, ne pouvaient être laissées sans atouts pour aborder le monde du travail. Les années de guerre qui ont mobilisé aussi le personnel féminin dans l'effort national, ont laissé leur trace sur la vie de société. Le Canada rural qu'il avait la volonté de servir, en homme du terroir qu'il était, n'était déjà plus qu'une partie de la société québécoise.

Mais lui-même qui n'avait pas une forte santé et avait, dans son enfance, exigé de grands ménagements, menait son propre attelage trop rudement. Il eut, dès 1946, une attaque cérébrale. Il lui fallut se reposer, trouver un nouveau rythme, prendre un peu de temps pour lui.

À longue échéance, cela donna naissance à Tavibois: «Au cours de juin 1951, nous devenons, le docteur Avila Denoncourt, l'abbé Paul Boivin et moi, co-propriétaires d'un domaine de 330 arpents à Hérouxville. Tavibois entre dans ma vie. Il y tiendra tellement de place que mon cœur sera partagé entre deux amours, mes écoles et Tavibois. Quand les écoles s'effondreront l'une après l'autre, Tavibois prendra toute la place»¹³.

La dernière partie des *Souvenirs en vrac* qui couvre les années 1951-1974, est consacré à Tavibois; c'était une ferme abandonnée, la ferme Rochereau, peu habitable, une petite rivière de rien du tout traversait la terre et les bois debout avaient été dépouillés de tous leurs arbres de quelque intérêt commercial. Bref, un domaine à refaire. Le nouveau nom du domaine fut Tavibois: Tavi rappelait les films et les albums Tessier-Avila Denoncourt; «bois», non point parce que le domaine était boisé, mais parce que le troisième larron dans l'acquisition était l'abbé Boivin, créateur du camp étudiant de Lac-en-Cœur.

13. *Ibid.*, p. 226.

Le nettoyage et le défrichage furent opérés sous la direction de l'abbé Boivin qui s'était déjà fait la main avec ses étudiants. Il créa une retenue d'eau pour former un petit lac: «Je m'attachais à Tavibois, Comme autrefois mon fleuve et mes champs, il m'attirait comme un aimant. J'y retrouvais les odeurs de feuilles et d'aulnes, des senteurs et des bruits d'eau sur les pierres, comme au bord du Saint-Laurent de ma jeunesse. Et le silence, et les oiseaux aquatiques... tout un monde retrouvé»¹⁴. À 55 ans, Albert Tessier renouait avec les impressions inoubliables du Bas-de-Sainte-Anne. Mais au lieu du Saint-Laurent, c'était une modeste pièce d'eau, non loin de Grand-Mère et de la vallée du Saint-Maurice. Mais après tout, Sainte-Anne de la Pérade n'est qu'à une quarantaine de kilomètres.

Il travailla de ses mains à construire un grand chalet, puis une série de petites maisons aux noms apaisants (une vingtaine), une chapelle (dédiée à Mère Aimable), un oratoire (dédié à la Sainte-Famille), d'autres pièces d'eau (quatre en tout)... Il y planta des arbres, comme le héros du récit de Giono. Il y passait ses vacances de professeur: M^{gr} Tessier a déclaré qu'il aimerait mieux être enterré avec une pelle à la main qu'avec son chapelet, car, disait-il, il pria mieux en travaillant manuellement qu'en égrenant son rosaire. Il y reçut beaucoup de monde: les professeurs de l'École normale, mais d'autres aussi, Marcel Clément, Jean Ousset, Jean Daujat, les premiers pères Carmes de la fondation de Nicolet, dont le père Dominique de Saint-Joseph. L'accueil était sans apprêt, à la bonne franquette. M^{gr} Tessier laissait parler ses hôtes, écoutant plus qu'intervenant. Mais il laissait échapper quelques pointes ironiques qui pouvaient parfois être désagréables, tant il détestait tout ce qui n'était pas naturel et laissait voir le personnage au lieu de l'homme. Il y avait de sa part un peu de la méfiance du paysan canadien contre l'intellectuel français: il pourchassait l'intellectualisme pur jusque dans ses racines et n'aimait pas les abstractions.

À Tavibois, jusqu'à ce qu'il ait cédé sa part du domaine, le 15 février 1966, aux Filles de Jésus de Trois-Rivières, il s'est senti chez lui, mais un chez lui pour les autres. Il y a reçu aussi les Dix: la situation était idéale, à mi-chemin entre Québec et Montréal, un lieu de rencontre relativement accessible. Car il a été fidèle à apporter aux Dix son amitié et sa contribution annuelle sous la forme d'un article. La liste des études été dressée par Raymond Douville, son ami, dans les *Cahiers* n° 40. Elle est impressionnante et comprend 26 titres.

La Révolution tranquille a été sur bien des points la ruine des rêves de M^{gr} Tessier, des valeurs qu'il avait travaillé à promouvoir; les dernières années de sa vie en ont été assombries, car il avait donné au Québec le meilleur de lui-même. Quand vint l'heure de la retraite à l'Institut familial, il n'a dit qu'un seul mot: il a parlé de l'art de se retirer, mais il ne pensait pas que l'orientation prise après lui serait si différente de la sienne et il en a souffert. Sa dernière maladie l'a trouvé patient, supportant tout, obéissant aux ordres médicaux, acceptant sans récriminer les soins qu'on voulait lui imposer. Puis il s'en est allé rejoindre les ancêtres qu'il avait tant aimés, laissant le souvenir d'un grand homme dans un petit corps, et d'une grande solidité sous une apparence de fragilité. Il appartient à la race des bâtisseurs.

14. *Ibid.*, p. 258.

Séraphin Marion (1896-1983)



En 1962, Tessier donnait sa démission de membre actif des Dix: du groupe des fondateurs, il ne restait plus alors que Gérard Malchelosse, M^{gr} Olivier Maurault et lui-même. Sept avaient déjà quitté la terre. Celui que l'on choisit pour le remplacer fut Séraphin Marion qui avait déjà presque son âge, étant né un an et demi après lui, le 25 novembre 1896¹⁵. Marion lui survécut cependant sept années, puisqu'il mourut le 29 novembre 1983, à Ottawa, sa ville natale. Ils sont bien de la même génération, mais non de la même cuvée, si l'on peut dire. Le théâtre de leur activité est très différent et les domaines de leurs spécialités -s'il est possible de parler de spécialités pour M^{gr} Tessier- ne sont pas les mêmes. Pour Séraphin Marion, c'est essentiellement l'histoire et la critique littéraires. En présentant

le nouveau membre, M^{gr} Tessier disait: «Les Dix ont voulu ménager au sein de leur société un chaleureux accueil à l'historien des origines littéraires du Canada. Nul n'était mieux qualifié que Séraphin Marion».

Car Séraphin Marion est un francophone ontarien, l'un des rares parmi les Dix à n'être pas Québécois. À l'inverse de M^{gr} Tessier, fils d'habitant et paysan dans l'âme, qui ne prit jamais au sérieux les titres universitaires qu'il obtint, et qui, selon Claude Bruneau dans un article du *Nouvelliste*, «n'était pas un enseignant, mais un pédagogue, n'était pas un technicien du cinéma, mais un artisan du film, n'était pas un artiste, mais un révélateur de talents», Séraphin Marion était un intellectuel, cousu de diplômes.

Alors que M^{gr} Tessier est allé chercher son inspiration chez Frédéric Mistral, l'un des maîtres à penser de Séraphin Marion fut Louis Veuillot qu'il admirait pour la pureté de son style. Là où ils se rencontrent, c'est dans leur admiration commune pour Lionel Groulx.

Selon une tradition familiale, les Marion viennent de Bretagne, mais le terroir canadien des ancêtres immédiats est la paroisse de Saint-Paul-l'Ermitte, sur la rivière de l'Assomption au nord-est de Montréal, une paroisse absorbée aujourd'hui par la ville de Repentigny. Séraphin Marion y passa toutes ses vacances de six à quinze ans; il devait plus tard y rencontrer son épouse, Monique Roy. Ce qui a amené la famille à s'établir à Ottawa, c'est la politique pour le grand père qui avait été notaire avant d'être député, l'administration pour le père qui fut fonctionnaire au ministère des Travaux publics du Canada. Séraphin Marion avait deux oncles dominicains, et deux tantes religieuses, une visitandine et une sœur de la Miséricorde. Sa sœur, Bibiane, devait entrer sur le tard à l'abbaye bénédictine de Sainte-Marie-des-Deux-Montagnes où je l'ai bien connue; elle me parlait souvent de son frère avec la note d'enthousiasme et même de légère exaltation qui la caractérisait.

15. Sur Séraphin Marion, l'on possède le livre de Paul GAY, *Séraphin Marion, la vie et l'œuvre*, publié en 1991; j'ai pu également recueillir les souvenirs de sa sœur, Bibiane Marion, moniale de l'abbaye Sainte-Marie-des-Deux-Montagnes, décédée peu de temps après la parution du livre qu'elle avait eu le temps d'annoter.

Les Marion formaient une famille de cinq enfants: trois garçons et deux filles. Séraphin était le plus brillant, et le savait: «Si je remonte aux souvenirs de ma pré-enfance, écrit Mère Bibiane, mon frère aîné m'apparaît un prodige. Il était le premier petit-fils du clan Marion de Saint-Paul-l'Ermitte, le premier neveu si attendu par les trois oncles et quatre tantes-fées qui l'aimèrent tout de suite et jusqu'à la fin. Cette place de choix qu'il s'était taillée dans le cœur de tous et de chacun, personne ne pouvait la lui ravir». Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'il avait adopté pour sa propre personne quelque chose de l'admiration dont il a été l'objet depuis sa petite enfance, et que ses frères et sœurs se sont sentis parfois mis sur la touche.

A six ans, en 1902, il fut confié aux Sœurs grises d'Ottawa, à l'école Garneau, où les enfants se divisaient en deux camps pour de mémorables batailles entre petits Canadiens français et petits Canadiens anglais.

Mère Bibiane a mis par écrit quelques souvenirs d'enfance et d'adolescence à l'intention du père Paul Gay, spiritain français, qui fit paraître en février 1991, une longue étude littéraire sur Séraphin Marion: «Bourreau de travail, il enfilait des heures à latiniser, greciser, composer. Souvent, il se levait tôt le matin pour mémoriser discours, traités, etc. Notre maison, sise à l'angle des rues College et Sommerset, et cette dernière n'ayant pas de vis-à-vis, il pouvait donner libre cours aux ébats de ses débats à haute voix. Un jour, la curiosité m'entraîna à la fenêtre pour voir comment cela se passait. Il parlait, souriait, riait, gesticulait à la façon de Bourassa -son idéal-. Les arbres formaient son auditoire attentif, silencieux, tandis qu'à certains moments, leurs feuilles, dans un léger bruissement, applaudissaient à ses arguments».

Dans ce croquis, on découvre déjà Marion conférencier et causeur infatigable. Un causeur, mais quelqu'un qui parle, qui expose, plus qu'il ne dialogue. Il supportait mal qu'on ne fût pas de son avis et ne souffrait pas qu'on l'interrompe avant qu'il ait terminé ce qu'il croyait devoir exposer: «Grand causeur, dit sa fille Colette, aussi puissant dans l'analyse que dans la synthèse, il s'enflammait facilement, monopolisait la conversation au point de ne priser aucune interruption avant d'avoir fait le point sur son argumentation. Et il fallait l'écouter avec les yeux autant qu'avec les oreilles. Le moindre écart chez l'auditeur lui semblait une impardonnable incivilité».

Déjà au temps de sa jeunesse, Mère Bibiane rappelle «les réunions sonores avec les oncles dominicains. On y discutait de tout: philosophie, politique, littérature», et cela s'entendait dans les pièces voisines.

À travers les lignes tracées par sa sœur, on voit aussi déjà pointer en Séraphin le lecteur infatigable, boulimique même, ayant tout lu et relu de ce qui touchait à ce qu'il voulait connaître. Et elle ajoute: «Son enthousiasme préexistant (il aurait mieux valu dire «a priori») débordait toute limite. Il avait depuis toujours une telle faculté d'admiration qu'il s'extasiait pour tout et pour rien: ce qui lui conférait quelque chose de candide, de frais, de naïf même». On aurait pu en dire autant de Mère Bibiane et cela semble un trait de famille. Les Marion n'avaient absolument rien de l'attitude flegmatique et blasée que l'on prête souvent, et parfois gratuitement, aux Britanniques. Ils se montraient au contraire exubérants dans leurs admirations ou leurs détestations.

Le jeune Marion avait fait son cours classique chez les pères Oblats de l'université Saint-Paul, dont beaucoup étaient des Français du vieux pays, ce qui aura pour conséquence qu'il franchira volontiers l'océan par la pensée et par le cœur, et qu'il aura tendance à exagérer dans sa manière de faire ce qui rappelait l'ancienne France, mais un peu trop à la manière «cocoricarde» et cocardière. On se demandait parfois s'il ne prenait pas modèle sur Edmond Rostand ou Paul Déroulède.

Il n'a jamais, en tout cas, cherché son modèle chez les intellectuels de gauche. Il était profondément chrétien, intransigeant quant aux principes, fier et indépendant, accentuant chez lui jusqu'aux limites du snobisme les manières aristocratiques de la belle époque. En littérature, c'est résolument un classique, on pourrait même dire un néo-classique à la manière d'Henri de Bornier dans «la Fille de Roland». Mais il déplorait qu'on ne lui parlât pas des auteurs canadiens que ses professeurs ignoraient ou laissaient de côté, et il résolut de faire de leur étude l'œuvre de sa vie.

Il avait vingt-et-un ans en 1917 lorsque le service militaire fut rendu obligatoire au Canada par le «Conscription Act», mais il fut réformé, de sorte qu'il put continuer sans heurt ses études classiques. Au terme, il songea à faire choix de la vie religieuse et il entra chez les Oblats de Marie Immaculée au noviciat de Ville-La Salle. Il y resta quatre mois. L'expérience lui montra qu'il n'était pas fait pour ce genre de vie et il trouva une place de professeur à l'Université d'Ottawa pour une première année d'enseignement.

Sachant qu'il désirait poursuivre ses études, et de préférence en France, le père Rhéaume, recteur de l'Université, lui obtint le poste de précepteur privé d'Yves Masson, le fils du docteur Damien Masson, pendant les vacances scolaires puis pour l'année suivante: ce qui lui permit de suivre la famille à Paris et d'assister à ses premiers cours en Sorbonne. Mener de front le préceptorat et ses propres études n'allait d'ailleurs pas de soi, et il fallait la capacité de travail et l'ardeur de Séraphin Marion pour réussir ce tour de force: «Vous savez, j'ai eu du mérite», devait-il dire.

À Paris, il se sentit comme un poisson dans l'eau, avec sa canne et la fine moustache en accent circonflexe qu'il adopta alors, selon sa fille Colette qui l'a toujours connu ainsi. Il revint au pays avec une première peau d'âne, un diplôme de Sorbonne en civilisation canadienne-française, et il trouva une place de professeur de français au Collège militaire de Kingston où il resta cinq ans, préparant par correspondance une maîtrise à l'Université d'Ottawa et un doctorat à la Sorbonne. Sa thèse d'Ottawa portait sur l'histoire littéraire du sentiment de la nature en France et sa thèse parisienne sur les relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle.

Dans son *Carnet de route*, l'Acadien Antoine Bernard relate la soutenance de la thèse en Sorbonne, le 9 juin 1923, devant les professeurs Le Breton, Cestre et Monet: «soutenance calme», dit-il. Puis à quelques jours de là, il mentionne quelques visites que fit avec lui le jeune professeur de Kingston College: «Le 13 juin 1923. Ce soir, Séraphin Marion m'accompagne chez Émile Lauvrière... il a des choses à dire à deux jeunes qui veulent se tailler une plume»; puis, le 19: «J'ai le plaisir de présenter Séraphin Marion à mon doyen Henri Froidevaux qui s'intéresse à tout ce qui vient d'Amérique; il a une réputation internationale comme américainiste». Un mois plus tard, au retour du voyage en Espagne entrepris par Séraphin, les deux amis assistent par curiosité à une réunion du parti radical-socialiste.

Séraphin Marion s'était fiancé avant de partir en France; il épousa le 24 juillet 1924 Monique Roy pour laquelle il avait eu le coup de foudre en 1921 durant ses vacances québécoises; c'était une musicienne et une artiste qui a laissé une multitude de croquis, d'aquarelles et de peintures à l'huile. Il devait en avoir quatre enfants: Gilles, Colette, Jean-Yves et Claude.

Six mois après son mariage, il entre aux Archives publiques du Canada comme traducteur, puis comme directeur des publications historiques et il travaillera 30 ans, œuvrant à leur transformation et leur classement, car, au début de sa carrière, une chatte n'y aurait pas retrouvé ses petits: «Les plus futés, disait-ils, avaient recours au système D», bien connu des Français.

Il continue cependant son enseignement à l'Université d'Ottawa où il occupe la chaire de littérature et il prépare une thèse pour l'Université de Montréal qu'il présentera en 1933. Cette fois ce n'est plus le sentiment de la nature, ni les relations des voyageurs français, ni Pierre Boucher auquel il a consacré un livre en 1927, c'est *La Querelle des classiques et des romantiques au Canada français* qui prolonge un essai auquel il a consacré 13 articles de 1928 à 1930: «En feuilletant nos écrivains», et qui prépare la grande série des «Lettres canadiennes d'autrefois», son œuvre majeure. Dans l'intervalle, il publie des essais critiques: «Sur les pas de nos littérateurs». Il s'y voile trop facilement la face devant les descriptions directes de l'amour sexuel. Il devait être servi avec la génération qui pointe en 1960.

En 1934, le voilà membre de la Société royale du Canada. Il devait y parler en 1936 de la Bretagne, la terre de ses ancêtres, qu'il avait surtout visité dans les livres, car il n'y avait encore passé que deux jours. Mais il avait aimé ce pays d'où venaient les Marion. Sa fille Colette écrit de lui qu'il était «beaucoup moins parisien que breton par ses convictions, son souci du détail et son attachement au passé»:

«Breton, dit-elle, il l'était dans l'adhésion inébranlable à la foi de son enfance, dans son sens quelque peu exagéré de l'économie. Un jour, madame Roy, sa belle-mère, qui en éprouvait quelque inquiétude, ne put s'empêcher de lui écrire dans les premières années de son mariage: «L'argent, c'est rond, c'est fait pour rouler». À quoi mon père avait rétorqué: «Mais si les sous sont plats, c'est pour mieux les empiler!» Colette Marion semble cependant oublier qu'en France, ce ne sont pas les Bretons qui ont cette réputation, mais les Auvergnats et les Lorrains, tout comme les Écossais en Grande-Bretagne et tous les Français en Piémont.

La série des *Lettres canadiennes d'autrefois* a commencé en 1939 et ne s'est achevée qu'en 1958. Marion lui-même y voyait son œuvre maîtresse; elle comprend neuf volumes. On n'y a pas prêté l'attention qu'elle méritait. Le père Robillard écrivait au lendemain de sa mort: «Il a mis le meilleur de lui-même dans les *Lettres canadiennes d'autrefois* (édition de l'Université d'Ottawa) rarement citées mais fort plagiées... Il s'était révélé un pionnier en cette matière et des œuvres plus récentes ne diminuent en rien le mérite de la sienne. On le relit toujours avec le plus grand profit. Il s'y révèle plein de verve, spectateur amusé mais averti des batailles de mots et rivalités de chapelles, assez cultivé pour tout comprendre, assez intelligent pour ne rien mépriser».

L'essor de la littérature canadienne d'expression française depuis la dernière guerre surtout a laissé loin derrière elle les premiers auteurs. Dans une lettre à Réjane Thibault, du 10 décembre 1981, Séraphin Marion qui, malgré tout, en avait conscience, racontait: «Un jour, le cher Louvigny de Montigny, taquin féroce à ses heures, me présente à un Français de France, de passage à Ottawa: «Monsieur Marion, auteur de neuf bouquins sur les Lettres canadiennes... qui n'existent pas!»

Elles existent néanmoins, comme il existe une abondante littérature louisianaise du XIX^e siècle, et l'on regrette que le tome du XIX^e siècle du *Dictionnaire des Lettres françaises* du cardinal Grete ne ait quelque peu négligés, faute de recourir assez aux spécialistes en la matière. Les sept premiers tomes portent le sous-titre général «le Journalisme, berceau des Lettres canadiennes»; c'était reconnaître que, dans les débuts, la littérature proprement dite n'avait qu'une place de Cendrillon, jusqu'à l'apparition du fameux roman de Philippe Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*.

Marion a donc eu la patience de relire les vieux journaux et les premières revues pour y découvrir les premières manifestations de la littérature propre au Québec. Son œuvre manque de vue d'ensemble: Séraphin Marion dépouille soigneusement ses collections et assemble des articles

qui forment, vaille que vaille, un nouveau tome, s'ajoutant aux précédents. Une sorte de recueil de *Mélanges*. Il donne une conférence, bavarde, quitte son sujet, s'attarde sur une digression, revient à son sujet. Son exposé est coloré d'anecdotes, il est teinté d'humour. Les «Causeries du lundi» de Sainte-Beuve ont peut-être servi de modèle lointain.

Les jugements sont marqués au coin du bon sens: Marion se veut un classique; ses références sont prises au grand siècle français, à Boileau notamment; mais sa critique se révèle quand même un peu courte. Il est «gaumiste» autant qu'on peut l'être, c'est-à-dire qu'il regrette que les études classiques latines et grecques portent uniquement sur les auteurs païens et peu sur leurs continuateurs chrétiens. Il méconnaît absolument la profonde signification humaine de la mythologie où il ne veut voir, à la suite de saint Augustin, qu'un ramassis d'histoires scabreuses, se fermant par là à une source d'inspiration de la pensée et de l'art de l'Occident, qui a contribué à l'épanouissement de sa culture depuis la Renaissance, et même bien au-delà, car le Moyen Âge aussi a fréquenté les auteurs païens et était familier avec la mythologie. Les grands accès de colère de Marion ne se comprennent guère que par le jansénisme de son éducation qui a fait de lui, en ce domaine, une sorte de béotien: le contraire de ce qu'il voulait être: «Ah! cachez-moi ce sein que je ne saurais voir».

Les orientations de Séréphin Marion ont été prises de bonne heure, et il n'a pas évolué. La modernité lui semble décadence; il n'a pas toujours tort, car enfin la modernité n'est pas une valeur en soi et comporte une grande part de mode qui, par nature est transitoire, mais sans une ouverture vers autre chose, la littérature risque de tourner en rond, à la recherche d'une perfection purement formelle, comme ont fait trop souvent en leur temps les auteurs carolingiens. Le conservatisme ne consiste pas à se faire le gardien de tombeaux et le jardinier de cimetières. Marion était alarmiste quant à l'avenir et se récriait devant le charabias. Il se vengeait en soignant son style jusqu'à la minutie.

Mais dans la vie de tous les jours déjà, il ne fallait pas trop troubler ses habitudes. Sa fille Colette a laissé de lui un portrait très exact: «Dans sa maturité, c'était un homme de stature moyenne, à la démarche assurée, à l'œil perçant malgré une myopie accentuée, au front large convexe, sans rides, encadré d'une épaisse chevelure noire et ondulante... Deux détails le rendaient unique à mille lieues à la ronde: le port du lorgnon et la petite moustache...

«Mon père, tel que nous l'avons connu, était avant tout un perfectionniste. Sa consigne aurait pu être: seul mérite d'être fait ce qui est bien fait. Habitué à remporter les premières palmes à tous les niveaux de son cours d'étude, il avait appris difficilement à réprimer son ambition naturelle de fils aîné, d'enfant surdoué... Sa calligraphie est demeurée, jusque dans sa verte vieillesse, un modèle de précision, d'équilibre, de clarté, de gentillesse courtoise.

«Sa vie paraissait réglée au chronomètre. Nul excès d'aucun genre. Il se levait tôt, hiver comme été, même après avoir pris sa retraite. L'avant-midi, il aimait travailler dans son cher cabinet de travail. Cette vaste pièce renfermait tout son univers; les peintures à l'huile de sa femme Monique tapissant les murs, les étagères remplies de bouquins préférés, l'œuvre de sa vie, ses livres de critique littéraire reliés en peau de chagrin, ses plaques commémoratives, ses décorations, ses médailles, ses gros dictionnaires, ses diplômes...

«Dans cette pièce ensoleillée, face à la grande fenêtre à baie, qui donnait sur la rue Sunnyside, il attendait avec une impatience à peine contenue l'arrivée matinale du *Devoir*, journal qu'il disait lui suffire à tout...»

Il faudrait tout citer. Une sorte de M. Prudhomme, version canadienne, avec le soin de son jardin autour de la maison, l'hiver pour y tracer dans l'amoncellement de neige des allées tirées au cordeau, l'été pour râtisser jusqu'à la dernière les feuilles mortes déparant les plates-bandes. «Il le faisait si juste qu'il n'y avait rien de plus juste...» «Que de fois à la lecture de son œuvre historique, écrit le père Paul Gay, on sent un homme plus épris du XIX^e que du XX^e siècle»¹⁶. Né trop tard dans un monde trop vieux.

Mais on aurait mauvaise grâce à l'accuser d'avoir vécu en marge de son siècle. Il fut au premier rang des défenseurs des minorités francophones dans les diverses provinces du Canada, à commencer par la sienne, l'Ontario, où il était bien décidé à continuer à vivre et à parler français. Il y était chez lui et il entendait rester chez lui: «Quand on veut déraciner un vieux chêne, c'est le tuer», disait-il dans une causerie, le 7 avril 1980. Il s'est fait l'avocat infatigable des Canadiens de langue française; il est intervenu chaque fois qu'il l'a pu, mais son optimisme devant l'avenir restait mitigé.

Avec quelques amis qui partageaient ses goûts, il avait créé le groupe des Sept; on y rencontrait Gustave Lanctôt, Pierre Daviault, Louvigny de Montigny, Marius Barbeau, Robert de Roquebrune, Marcel Dugas et lui-même. Ils se réunissaient pour parler de littérature, donner leur opinion sur les livres récents, échanger entre eux sur toute sorte de sujets touchant de préférence aux lettres.

Mais les Dix qui l'accueillirent allaient tenir une plus grande place dans sa vie et son activité littéraire. Il considérait pratiquement chacun des membres du groupe comme un ami intime. Son mot de réception montre l'estime dans laquelle il tenait la société. De 1962 à 1976, il a donné chaque année une étude aux *Cahiers de Dix*, tant que ceux-ci ont pu paraître. Ce sont de longs et solides articles qui forment un ensemble impressionnant. Comme il était à la retraite, délivré «du terrible quotidien de sa vie de fonctionnaire», écrit sa fille, il a pu «s'adonner à ses travaux de prédilection» et cela jusqu'au bout.

Homme de tradition, Séraphin Marion s'est trouvé désorienté par les changements survenus dans l'Église. Il a commencé par approuver M^{gr} Lefebvre dans sa résistance au Vatican II; il s'est montré d'abord allergique à la messe dite de Paul VI. Mais, dans l'exemplaire personnel du livre du père Gay à l'usage de Mère Bibiane, sa sœur bénédictine, je trouve à la page 206 une note manuscrite: «Ici il manque un complément circonstancié. En recevant le livre de Dom Oury, *La Messe de saint Pie V à Paul VI*, il s'écria: «Enfin, le livre que j'attendais, que je désirais», et dans une de ses dernières conférences il écrivit: *Ecclesiam unam, sanctam, catholicam...*»

Son âge lui interdisant de se rendre aux déjeuners des Dix, loin d'Ottawa, à Québec, Séraphin Marion resta cependant membre actif jusqu'à sa mort, le 29 novembre 1983. Il laissait le souvenir d'un homme admirablement organisé, méticuleux, d'une honnêteté scrupuleuse, d'un ami fidèle, d'une politesse toujours respectueuse des formes.

Une note manuscrite de sa sœur Bibiane, placée à la fin de l'exemplaire du livre du père Gay en sa possession, donne la conclusion: «Il fut un *paterfamilias* biblique: il n'acceptait aucune critique. Il connut les succès, il connut les échecs, voire les injustices, bref, tout ce qui fait un homme grand et que l'histoire ne peut révéler».

16. Paul GAY, *Séraphin Marion, la vie et l'œuvre*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1991, p. 216.



Guy-Marie Oury, né à Tours, la ville de Marie de l'Incarnation, le 29 octobre 1929, moine de Solesmes, auteur de nombreux ouvrages d'histoire de l'Église, d'histoire monastique, de spiritualité, de liturgie (une soixantaine), est depuis la fondation du monastère des Bénédictines de Westfield (Vermont) en 1981 leur chapelain. Il est devenu membre correspondant des Dix de 1976 (alors qu'il était encore en France) à 1988, puis membre actif de 1988 à 1995. Parallèlement à son activité littéraire, il est aquarelliste et a exposé en divers lieux depuis 1978.